

- ROME – PRINTEMPS 2029 -

Il était cinq heures de l'après-midi.

Claudio Tiepolo quittait son bureau de la Via del Collegio Romano.

Rome sortait d'un doux hiver et accueillait un printemps déjà radieux, les passants ralentissaient pour goûter cette heure palpable où le soleil fait jouer des contrastes resplendissants, où les coupoles étincelantes surplombent des ruelles sombres encore fraîches.

Il savourait avec délice l'air tendre de ces premiers soirs de printemps. En épicurien qu'il était, ce genre de sensations lui procurait de petits bonheurs fugaces, mais tellement réconfortants.

En dépit de l'importance des fonctions qu'il occupait il savait toujours écouter, sentir, apprécier, ou s'émouvoir du jeu des rayons du soleil transperçant un arbre ou bien du manège d'un chat guettant un papillon.

La quarantaine paisible, un physique sportif mais sans excès, il dégageait une impression de sérénité confortée par un regard à la fois perçant et bienveillant. Ses yeux marron clair avec parfois des reflets dorés lui donnaient une personnalité particulière ; c'était le genre de personne que vous ne pouviez pas oublier après l'avoir rencontrée une seule fois.

Son cursus l'avait conduit au Ministère de la Culture dont il était devenu le rouage essentiel laissant les aspects politiques

aux ministres qui se succédaient en veillant à le maintenir dans ses fonctions.

Ce ministère, appelé familièrement le théâtre, avait pour tâche de distraire voire d'occuper l'esprit des hommes et des femmes de cette époque devenue essentiellement matérialiste pour l'immense majorité de la population.

La culture se voulait un remède aux maux quotidiens.

« Panem et circenses » quelques millénaires plus tard. Reconstitué, grâce à l'acharnement de Claudio qui avait lancé ce projet qualifié de folie, voire de crime puis finalement encensé de toutes parts, le Colisée⁽¹⁾ était redevenu un des hauts lieux de l'intérêt populaire. Son accès n'était bien entendu possible que pour une minorité de privilégiés, mais la télévision distribuée par l'intermédiaire d'une multitude de satellites ou de réseaux câblés internationaux retransmettait abondamment toutes les manifestations jugées dignes de ce cadre prestigieux.

Ainsi venaient de se succéder, l'orchestre philharmonique de Berlin, des combats de sumo, les championnats du monde d'hélicoptères en modèle réduit, le défilé de mode de Prada, et Paul McCartney pour son dernier concert.

Perdu dans ses pensées comme à l'habitude, Claudio arriva presque sans le vouloir à sa station d'autobus.

Le bruit feutré du lourd véhicule automatique à hydrogène le ramena à la réalité ; comme il était seul, il leva le bras et l'autobus vint s'arrêter devant lui.

Il y grimpa prestement. Une agitation inhabituelle animait les voyageurs. Claudio en fut étonné ; il prenait souvent un malin plaisir à examiner discrètement les autres voyageurs ; il s'essayait à deviner leur pensée selon leurs attitudes, leurs tics ou leur regard. Un calme où sourdait la fatigue régnait habituellement.

Or, aujourd'hui, rien de tel, on se serait cru dans une réunion de copropriétaires !

Les voyageurs, par petits groupes, discutaient âprement. Piqué par la curiosité, il s'approcha du groupe le plus proche :

– C'est invraisemblable, absolument invraisemblable s'exclamaient une vieille dame âgée qu'il avait souvent vue dans l'autobus.

– Je ne vous le fais pas dire, lui répondit le voyageur qui lui faisait face et dont Claudio ne voyait que les épaules trapues et la nuque garnie de cheveux roux.

– Mais quoi donc, demanda-t-il malgré lui ?

L'excitation des voyageurs était telle qu'il s'était mêlé machinalement à la discussion.

Il s'en excusa :

– Pardonnez-moi d'être intervenu dans votre discussion, mais votre indignation m'a troublé, dit-il en s'adressant à la dame âgée.

– Je vous en prie, Monsieur, lui répondit-elle, flattée par l'amabilité de Claudio ; mais vous n'avez donc pas entendu les nouvelles ?

– Euh, non bredouilla-t-il embarrassé et conscient du ridicule de la situation si l'on songe à l'importance des fonctions qu'il occupait.

– Tenez ! Lisez vous-même lui dit le voyageur aux cheveux roux, lui tendant d'une main courte et boudinée, marquée de taches de rousseur et couverte de poils également roux, le dernier exemplaire d'un quotidien du matin :

Sur cinq colonnes, en caractères de 8 cm s'étalait le titre à sensation :

– 14 centrales nucléaires en panne à la même seconde.

Il en fut effectivement ahuri !

Sans même remercier le voyageur, il se saisit du journal déjà passablement froissé et se plongea dans la lecture de l'article.

Évènement sans précédent dans l'histoire mondiale de l'industrie nucléaire : à la même seconde soit à 14 h14 minutes

14 secondes GMT 14 centrales nucléaires sont tombées en panne.

C'est en effet à cette seconde précise qu'ont retenti les klaxons d'alarme des centrales de :

- Minehead (Devon) Angleterre ;
- Laurion, Grèce ;
- Pescara, Italie ;
- Bugey, France ;
- Mellerod, Suède ;
- Izmit, Turquie ;
- Mascate, Oman ;
- Arkangelsk et Irkoutsk , Russie ;
- Cuhaven, Allemagne ;
- Surhat, Inde ;
- Rour Safaga, Égypte ;
- Muskogee (Oklaoma) et Appleton (Wisconsin), États-Unis ;
- Tateyama, Japon ;

À la lecture du nom de Mascate, l'orgueilleuse centrale du petit émirat d'Oman, Claudio n'avait pu s'empêcher de penser aux sourires qui avaient salué l'annonce de sa construction. À quoi bon édifier une centrale nucléaire sur un sol gorgé de pétrole ? L'entreprise avait été rapidement qualifiée de crise d'orgueil ou de m'as-tu-vuisme technologique. Il est vrai que les capitaux n'avaient pas manqué pour parvenir à la réalisation de l'ambitieux projet.

Les sourires avaient fait place à la surprise puis à l'inquiétude à l'annonce de la réussite du premier essai d'explosion thermonucléaire souterraine.

La centrale nucléaire de Mascate tenait plutôt de l'usine atomique ; les services secrets des grandes puissances en étaient paraît-il informés, mais l'émoi international provoqué

par cette surprenante déflagration avait laissé planer un certain doute sur la précision des informations.

Le rapport de forces militaires pays consommateurs – pays producteurs de pétrole s'était trouvé singulièrement modifié.

L'aventure militaire prônée par certains politiques soucieux de la dépendance croissante de l'Occident vis-à-vis des pays producteurs de pétrole avait tourné court.

Le fiasco de l'aventure américaine en Irak et celui de l'aventure française en Lybie n'étaient pas si lointains.

Une panne encore inexpliquée et semble-t-il de même nature dans toutes les centrales provoqua l'arrêt d'urgence de l'exploitation.

Il s'agirait, selon les premières informations qui nous sont parvenues, d'une panne totale des circuits de pompage du refroidissement du cœur. Les techniciens procèdent actuellement à l'examen des circuits défectueux et à l'heure où nous mettons sous presse aucune précision complémentaire ne nous est encore parvenue.

Claudio en resta pantois. Il ne pouvait s'agir de coïncidences. La même panne, à la même seconde ! Mais qui pouvait réussir un sabotage aussi important ? Même pour les services secrets d'une des grandes puissances, l'opération paraissait difficile ; et en outre, les pannes touchaient aussi bien des centrales de pays affichant des divergences politiques et lorsqu'on connaît le coût astronomique de l'arrêt d'une centrale nucléaire, supposer qu'une des grandes puissances ait volontairement mis en panne ses propres centrales – pour donner le change – était a priori invraisemblable.

– Centrale Nucléaire d'APPLETON – Wisconsin –
États-Unis –

À des milliers de kilomètres de là, assis sur une des canalisations de refroidissement de la centrale d'Appleton⁽²⁾ Arthur Mc Keever et Stan Lamanta effectuaient une nouvelle fois les procédures de contrôle manuel des vannes signalées défectueuses : fonctionnement impeccable.

– Ce n'est pas possible Arthur, s'exclama Stan de plus en plus excédé, tout fonctionne ici ! C'est leur fichu tableau de contrôle qui débloque, rappelle-les !

– Ce n'est pas normal, je n'aime pas ça, lui répondit Stan Lamanta. Ça sent l'embrouille. C'est comme si quelqu'un avait introduit une donnée pour simuler une panne ; c'est la troisième fois qu'on teste les paramètres et tout est opérationnel. C'est à croire que l'ordinateur de contrôle a déclenché une fausse alerte ; en plus il paraît que nous ne sommes pas les seuls ; il y aurait une histoire politique ou les services secrets là derrière que ça ne m'étonnerait pas.

– Justement, mais qui pourrait faire un coup pareil ?

– J'ai vu le journal lui dit Arthur, pas toi ?

– Non, je l'ai entendu à la radio dans la voiture, il y aurait une douzaine de pannes comme nous.

– Je n'aime pas ça, je n'aime pas ça du tout. On est payés pour faire un boulot rationnel, sécurisé, pour tout contrôler avec nos fiches diagnostics.

On a toujours précisément trouvé les causes des problèmes techniques que nous avons eus. Même si la direction a parfois détruit certains comptes rendus pour éviter d'inquiéter les actionnaires on a toujours nous, exactement su ce qui se passait.

Alors que là, regarde, tout devrait marcher et la centrale s'est mise en processus d'arrêt d'urgence.

J'ai peur d'une histoire terroriste, et qui va être aux premières loges : les braves techniciens chargés des contrôles de sécurité.

Stanley ne lui répondit pas. Il était perdu dans ses pensées. Toute sa vie était un modèle de rationalité : ses études, sa formation spécialisée, son mariage avec une technicienne de laboratoire, ses enfants premiers dans leur classe et inscrits dans les grandes écoles, sa maison à faible consommation d'énergie couverte de panneaux solaires et à la pointe des dernières techniques écologiques, son sac de golf équipé de balles avec transpondeurs pour les retrouver dans les situations difficiles, sa voiture dernier cri de la technologie, son trajet quotidien jusqu'à la centrale optimisé pour l'aller et le retour ses horaires quasiment planifiés à la minute.

Mais là, il perdait pied, une angoisse qu'il ne connaissait pas le saisissait.

Arthur s'aperçut de l'état de son ami.

– Mais tu es livide Stanley, tu transpires, qu'est-ce que tu as ?

– J'ai peur Arthur, répondit Stanley.

– Domicile de Claudio Tiepolo – ROME –

Claudio terminait à pied les quelques centaines de mètres qui séparaient l'arrêt d'autobus de son domicile lorsqu'il remarqua un personnage inhabituel qui marchait lentement devant chez lui. Un moine bouddhiste revêtu de son pagne orange et qui manifestement l'attendait.

Il accueillit Claudio avec un large sourire :

– Bonjour M. Tiepolo, pardonnez-moi de vous aborder ainsi mais pourriez-vous m'accorder quelques instants d'attention.

L'homme dégageait une telle sérénité que le caractère inhabituel de la démarche ne l'inquiéta pas.

– Mais entrez, je vous en prie lui dit-il tout en s'étonnant de la facilité avec laquelle il laissait rentrer chez lui un inconnu.

Claudio habitait un petit immeuble de trois étages récemment ravalés.

Le ravalement avait sacrifié la quasi-totalité du bougainvillier qui fleurissait de ses abondantes fleurs d'un rouge éclatant l'immeuble jusqu'au troisième étage.

Il ne pouvait s'empêcher de lever les yeux lorsqu'il rentrait et regarder avec tristesse les restes du bougainvillier qui n'atteignait plus aujourd'hui que le premier étage.

Le moine avait perçu son regard :

– Vous regrettez la splendeur passée de cet arbre n'est-ce pas lui dit-il ?

Claudio en resta coi :

– Comment avez-vous deviné ?

– C’est bien simple, lui répondit-il : je vous regardais arriver ; j’avais, en vous attendant, remarqué que votre petit immeuble avait été repeint à neuf et que les peintres s’étaient manifestement efforcés de préserver ce bougainvillier dont la taille se voyait encore nettement ; j’ai vu votre regard sur le pied du bougainvillier d’abord qui reprend de la vigueur, puis vos yeux se sont portés vers le troisième étage et alors j’ai lu une certaine tristesse dans votre regard ; c’est à ce moment que vous m’avez remarqué.

– Entrez donc, lui dit Claudio s’efforçant de le laisser passer en écartant avec effort une lourde porte de bois verni dont les ferrures de cuivre brillaient au soleil.

Comme il s’avançait vers l’ascenseur situé au cœur d’un magistral escalier en spirale, le moine lui indiqua l’escalier,

– Je préfère monter à pied lui dit-il.

Comme Claudio allait ouvrir la bouche pour indiquer qu’il habitait au troisième étage, le moine ajouta,

– Même si c’est au troisième.

– Mais comment le savez-vous dit-il de plus en plus surpris.

Le moine le regarda avec un sourire malicieux :

– C’est écrit sur votre boîte aux lettres.

Le moine grimpait lestement les marches d’une manière très fluide sans avoir l’air de faire d’efforts ; Claudio le suivait quelque peu essoufflé, se disant qu’il devrait utiliser plus souvent l’escalier.

Arrivé sur le palier, il ouvrit la porte et fit entrer le moine qui ne manqua pas de remarquer dans le vestibule une photo de Lhasa prise au début du siècle précédent.

Claudio l’installa dans le salon et lui proposa une tasse de thé, ce que le moine accepta. Pendant qu’il préparait le thé dans la cuisine, il s’interrogeait sur cette étrange situation : que pouvait lui vouloir ce moine ?

Dans quelle aventure complexe ou désagréable s’était-il engagé ? Soutien aux moines tibétains opprimés, financement